Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

Archéologie de l'Imaginaire : 12 octobre 1492-16 janvier 1493. Les Tainos, les Espagnols et les « Cannibales »

Henry Petitjean Roget

Numéro 83-84-85-86, 1er trimestre–2e trimestre–3e trimestre–4e trimestre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1043743ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1043743ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Petitjean Roget, H. (1990). Archéologie de l'Imaginaire : 12 octobre 1492-16 janvier 1493. Les Tainos, les Espagnols et les « Cannibales ». *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (83-84-85-86), 53–69.
<https://doi.org/10.7202/1043743ar>

Archéologie de l'Imaginaire : 12 octobre 1492-16 janvier 1493. Les Tainos, les Espagnols et les « Cannibales »

par
Henry PETITJEAN ROGET

L'événement qui se produit en novembre 1492, dans notre région peut présenter un intérêt tout particulier si on le ramène, de façon très ponctuelle, à l'examen des premiers moments de la rencontre entre deux modes de pensée. Il ne s'agit pas de se situer du point de vue de l'historien et de porter un regard sur une époque, un événement, son contexte, et les hommes qui ont contribué à le faire. La démarche entreprise est plus modeste et ne cherche qu'à apporter une contribution à l'analyse d'écrits autour d'un moment historique.

Les Sub-Tainos, culture très proche de celle de leurs voisins immédiats les Tainos, occupent les Bahamas. Les Tainos sont à Cuba, Jamaïque, Haïti et Porto Rico. Les notations du journal de Colomb concernent les Sub-Tainos puis les Tainos. Par souci de commodité, la dénomination « Taino » sera utilisée pour désigner globalement les populations rencontrées par Colomb aux Grandes Antilles par opposition à celles des Petites Antilles, les Kalina ou Caraïbes insulaires.

A la fin du xv^e siècle, les Amérindiens des Antilles vivent dans un univers restreint à celui qui correspond à leur territoire d'échanges. De leur côté les Espagnols ont la connaissance d'une terre ronde, partiellement explorée, cartographiée, soumise à la mesure et au temps : leur mentalité est forcément très éloignée de celle des Tainos.

Pour savoir ce que les Espagnols et les Indiens se disent en se découvrant mutuellement, on ne dispose que d'une source unique, le journal de Colomb dans sa transcription par Las Casas. L'original de la relation de Colomb a disparu et les Tainos ne connaissent pas l'écriture. Ainsi, en l'absence de traducteur il paraît prudent de n'accorder qu'un crédit relatif aux propos que Colomb prête à ses informateurs.

Une lecture attentive du journal, révèle pourtant qu'un dialogue s'est établi en dépit de la barrière des langues et des écarts de coutumes. Au

fil de la relation journalière, on comprend que les « Cannibales », les gens de l'île Carib, semblent constituer une menace permanente pour ceux des Lucayes.

Les Tainos, on le sait par des sources du xv^e siècle, vivent dans un monde imprégné de religiosité. Le mythe constitue la référence des actions de la vie quotidienne. Les croyances religieuses s'expriment dans l'art de la pierre et du bois, l'ornementation de la céramique. Les récitations chantées de mythes, les areytos, sous la direction du Cacique, le chef politique et du Buhitihu, le chamane, se déroulent lors des cérémonies de consommation collective de la drogue hallucinogène, la cohoba.

A l'opposé des préoccupations morales des Tainos se situent les aspirations matérielles des Européens. Colomb, une fois arrivé dans ce qu'il croit être les abords du Japon, selon les motivations qui l'ont conduit à entreprendre son expédition, la mission officielle dont il est investi, manifeste sa curiosité pour les plantes, pour les ressources potentielles des contrées qu'il visite, et pour les hommes, avec qui il cherche à correspondre. Son discours est nécessairement cohérent et fonctionnel : Colomb s'informe.

Il comprend, raconte-t-il, que ses informateurs lui indiquent des lieux, lui signalent des noms de peuples. Il interroge et obtient, assure-t-il, des indications sur des routes à suivre.

Il ressort des dires de Colomb, que les Sub-Tainos, habitants des Lucayes vivent dans l'attente anxieuse d'invasisseurs. Paradoxalement, parce que les Espagnols ne sont pas ceux qui étaient attendus, ils sont pris pour des dieux, des « zemis ».

LES KALINAS VONT-ILS AUX BAHAMAS ?

L'archéologie montre qu'au début du xv^e siècle, les Caraïbes insulaires, de leur véritable nom les Kalinas, naviguent jusqu'à Porto Rico. Dans les temps post-colombiens on sait, par les rapports conservés dans les archives de Séville, qu'ils continuent à lancer des raids sur Porto Rico jusqu'au début de la première moitié du xvi^e siècle (Moreau, 1992).

Aucune preuve ne permet d'affirmer que les « Cannibales » mentionnés par les Lucayens, soient les Kalinas, qui viennent jusqu'aux abords de ces régions. Aucune découverte archéologique ne démontre que des expéditions des Kalinas les aient véritablement conduits après l'île de Borinquen (Porto Rico) qu'ils fréquentent, au-delà des côtes de Saint-Domingue, jusqu'aux Bahamas. Il semble que la perception de ceux que les Sub-Tainos nomment les « Cannibales », qui, disent-ils, sont mangeurs d'hommes, soit complexe. Elle ne reposerait pas uniquement sur la peur qu'entreprendrait un groupe d'ennemis connus.

Les Caraïbes insulaires pratiquent effectivement une forme d'anthropophagie rituelle, sélective, appliquée aux captifs mâles, qu'ils prennent chez les Allouages du continent ou parmi les Tainos des Grandes Antilles. En tant que preneur de femmes, les Kalinas vis-à-vis des Tainos, se posent métaphoriquement en mangeurs de femmes, en « cannibales ». Enfin, de nombreux indices laissent supposer qu'au niveau de Porto Rico (Borin-

quen), les Kalinas participent à d'importantes réunions d'échanges. Le coton, sous forme de pelote, semble être l'un des produits échangés. Les parures d'alliage d'or originaires d'Amérique du Sud, en sont un autre.

En conséquence, la conception des Sub-Tainos, révèle plutôt un mélange entre des faits réels, les raids guerriers des Kalinas, le rapt des femmes et l'anthropophagie, les échanges commerciaux et des craintes de l'ordre de l'imaginaire. Cette confusion de termes aurait été générée par les rumeurs sur la venue des Kalinas, la tenue de fréquents conflits armés, aux Lucayes, à Cuba et en Haïti ce que démontrent les sépultures d'hommes retrouvés le crâne fracassé, les squelette percés de dard de raie, ou les os des bras porteurs de traces de coups violents.

A ces éléments susceptibles d'entretenir la crainte d'excursions d'ennemis, s'ajoute la conception du monde selon la philosophie amérindienne. La vie quotidienne des Tainos baigne en permanence dans un climat religieux qui est l'héritage d'un fonds très ancien reconduit dans les îles pendant plus d'un millénaire, entre autres formes d'expression, par les thèmes de l'art céramique et les « pierres à trois pointes » (H. Petitjean Roget, 1983).

TAINOS ET ESPAGNOLS : LE CHOC DES MENTALITES

La transcription donnée par Las Casas du journal de Colomb, relate les épisodes du voyage et la découverte des îles et de leurs habitants : « Nous partîmes, le vendredi 3 août 1492 de la barre de Saltes à huit heures du matin. » C'est ainsi que dans ses premières pages commence la relation d'un voyage qui conduisit Christophe Colomb au-delà de l'océan vers l'ouest, pour rejoindre la Chine sur les traces de Marco Polo. Un marin du navire de Colomb aperçoit la terre dans la nuit du jeudi 11 novembre au ventredi 12 novembre 1492. Les navigateurs descendent à terre au matin après 71 jours de mer. Tout de suite, sans hostilité, les habitants viennent à la rencontre des Espagnols. L'île de l'archipel des Lucayes, les Bahamas, où se trouvent les caravelles de la flotte de Colomb se nomme Guanahani : Colomb la baptise San Salvador.

Lorsque les Espagnols font irruption dans l'univers des habitants des Bahamas, puis de ceux de Cuba et de Haïti, les populations autochtones ont dû ressentir un véritable choc. Les êtres qui sortent du ventre de navires jamais vus, mus par des forces inconnues pour eux, qui n'ont que des canots sans voile, sont tellement dissemblables d'eux ! Ils sont blancs, vêtus, ne s'épilent pas. La couleur blanche de ces hommes, le vêtement qui leur couvre le corps, les poils qui embroussaillent les visages, constituent un regroupement de faits incroyables.

Les interrogations initiales des Tainos visent très probablement à identifier ces êtres différents, et à leur trouver en même temps un lieu d'extraction. Ils ne peuvent le situer qu'en se référant à leur connaissance du monde. L'univers des Tainos télescope deux géographies. La première se réfère aux îles avec lesquelles ils entretiennent des relations, dont ils exploitent les ressources, qui constituent leur territoire. La seconde connaissance de l'univers taino est de l'ordre de l'imaginaire et les mythes rendent compte de l'organisation de ce monde surhumain.

Il n'y a aucune impossibilité pour les Sub-Tainos à naviguer loin de leurs bases. Par Colomb, on sait que leur pirogues sont capables de transporter de 40 à 50 personnes (Navarrete : 45). Ils connaissent leur archipel, la côte nord de Cuba, la côte nord de Haïti et de Saint-Domingue, et probablement Porto Rico. La mystérieuse île « Babeque » où « il y a de l'or », correspond d'une certaine façon à la frontière de leur univers. C'est à la fois, semble-t-il, le lieu où se pratiquent les échanges et la demeure supposée des étrangers, les terribles « cannibales ».

Par un concours de circonstances fortuites, les Espagnols trouvent immédiatement leur place dans cet univers où le mythe est le réel.

LES « CANNIBALES »

Les Amérindiens réalisent que les Espagnols ne peuvent pas venir des régions qu'ils connaissent. Ils imaginent d'abord que ces étrangers sont des « Cannibales » venus d'au-delà de l'île « Bohio » où ils situent les résidences de ces guerriers mangeurs d'hommes. Les Tainos doivent se rendre à l'évidence, les Espagnols, tout le leur montre dans leur attitude amicale et bienveillante, ne sont pas les « Cannibales ».

Le jeudi 13 décembre, Colomb est en Haïti. Il souhaite rencontrer les habitants d'un village. Les Indiens fuient dès qu'ils aperçoivent les Européens qui se rapprochent. Colomb rapporte : « L'Indien que les chrétiens avaient amené courut après eux en leur criant de n'avoir pas peur, que les chrétiens n'étaient pas de Cariba, mais, au contraire, qu'ils venaient du ciel et donnaient beaucoup de choses très belles à tous ceux qu'ils trouvaient (Navarrete : 185). Alors, les Tainos se trouvent confortés dans leur sentiment que ces être sortis de nulle part de connu, d'exploré par des vivants, ne peuvent être que des individus proches du monde des « zemis ».

LA RELIGION DES TAINOS

C'est dans la relation d'un compagnon du second voyage de Colomb, le moine Ramon Pané, qu'on découvre certains aspects de la pratique religieuse des Tainos. Témoignage irremplaçable de première main, ce document donne tout leur sens à certaines notations éparses et fragmentaires du journal de Colomb.

A la demande de Colomb le moine Ramon Pané de l'ordre de Saint-Jérôme, est envoyé en 1493 chez le cacique Guarionex. Il passe deux années à ses côtés avec mission « de rassembler tous leurs rites et légendes ».

La relation de Pané est achevée avant 1496 et remise à Colomb, à l'occasion de son troisième voyage. Une copie au moins a été probablement envoyée en Espagne avant le retour de Colomb car, ainsi que le souligne Ricardo Alegria, « Martir de Anglèria, humaniste italien précepteur des enfants des roi catholiques commence à utiliser dès juin 1497 les informations recueillies par Pané sur les croyances et les mythes des Indiens tainos » (Alegria, 1978 : 27). Le manuscrit original a disparu et la première édition de la relation de Pané paraît dans la vie de l'amiral,

par son fils Diégo publiée à Venise en 1571. Une traduction en français de la relation de Pané à partir de l'édition de 1676 a été publiée en 1972 par l'éditeur martiniquais E. Desormeaux.

De toute l'expérience humaine les deux paires d'oppositions fondamentales sont celles qui opposent la vie à la mort et le mâle au non mâle. Il n'y a pas d'autre solution, « une chose est vivante ou non vivante, écrit l'anthropologue anglais Leach, et personne ne peut formuler le concept de vivant autrement que la proposition converse de l'élément qui lui est apparié : mort; » De même, poursuit-il, « les humains sont mâles ou non-mâles et les personnes de sexe opposé sont disponibles en tant que partenaires sexuels ou bien non disponibles. » La religion fournit partout la réponse à la première opposition entre la vie et la mort. Quelles que soient les réponses apportées, elles ont toutes en commun de chercher à établir un pont entre le monde visible et le monde invisible, entre le monde du profane et le monde du sacré, mondes disjoints, le plus souvent, par la transgression d'un interdit.

Chez les Tainos, comme dans toutes les sociétés sans écriture, le mythe, domaine de l'imaginaire, relation d'événements situés hors du temps, du quotidien, est perçu comme le réel par excellence. Les biens culturels n'acquièrent d'importance que parce qu'ils se réfèrent à cet absolu. Au centre de toute l'expérience religieuse chez les Tainos, se situent les « zémis ».

Des auteurs soutiennent que les zémis ne désignent que des objets ou des sculptures de bois ou de pierre. Dans une contribution à l'étude de la religion Taino, j'ai montré que les « zémis » ou « zemes », sont des êtres androgynes, modèles exemplaires de perfection originelle, de la totalité, de la « coïncidence des contraires », selon l'expression de l'historien des religion Mircea Eliade. Les zémis sont, pour reprendre la définition que donne Alain Danielou des dieux du polythéisme hindou, des « ... entités symboliques pour représenter les forces dirigeantes dont chaque aspect des mondes visibles et invisibles semblent devoir être issu. Les dieux (les zémis) doivent être conçus comme des énergies causales et transcendantes... » (Danielou, 1957 : 27, cité dans H. Petitjean Roget, 1983).

Les zémis peuvent aussi emprunter l'apparence d'hommes. Ce sont les « opias ». On sait les reconnaître : ils n'ont pas de nombril. Le monde des mort dans la conception taino est analogue au monde des vivants. Ils sont à ce point similaires, que les Tainos d'Hispaniola situent le domaine des morts, « Coaybay », dans une partie de leur île qu'ils nomment « Soraya ». On y retrouve son père et tous ses ancêtres, écrit Fernand Colomb dans la vie de son père. On y mange, poursuit-il, il y a des femmes et l'on s'y adonne aux plaisirs et aux divertissements.

Deux jours après le débarquement à Guanahani, Colomb écrit : « Nous comprenions qu'ils nous demandaient si nous étions venus du ciel ; il y eut un vieux qui vint jusque dans mon bateau, et d'autres appelaient à grands cris tous les habitants, hommes et femmes : venez voir, leur disaient-ils, les hommes qui sont descendus du ciel ; apportez-leur à manger et à boire » (Navarrete : 49). Les Tainos ne disent certainement pas, comme Colomb l'affirme, qu'ils croient « que les Espagnols venaient du ciel ». La notion de ciel n'a aucun sens pour eux.

L'arrivée de Colomb est déjà un phénomène étrange en soit mais le comportement qu'il adopte est inattendu. Colomb se montre amical. Il offre des marchandises à ceux qui viennent à sa rencontre. Mais, par dessus tout, les Espagnols marquent un intérêt démesuré pour les « guanines », les petites parures d'or que les hommes ou les femmes tainos portent au nez et aux oreilles.

Dès le commencement, un malentendu s'instaure entre les uns et les autres, puis se renforce car les Tainos interprètent les dons à leur façon et la manière d'agir de ces étrangers les persuade que les Espagnols ne sont pas des humains ordinaires.

LES CADEAUX DE L'AMIRAL

Dès que les Espagnols et les Amérindiens entrent en contact, Colomb distribue des objets de pacotille. Vendredi 12 octobre au matin, le jour de la découverte de Guanahani, Colomb se rend à terre dans une barque armée. L'amiral raconte : « Afin qu'ils nous prissent en amitié, et parce que je connus que c'étaient des gens qui se livreraient plus à nous et se convertiraient à notre sainte foi plutôt par la douceur et la persuasion que par la violence, je donnai à quelques-uns d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et beaucoup d'autres choses de peu de valeur, qui leur firent grand plaisir et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était merveille. » (Navarrete : 42).

A cet instant, proche du premier contact, la relation entre les Tainos et les Espagnols est encore équilibrée, neutre, en quelque sorte. Les Espagnols sont perçus comme des étrangers au territoire connu par les Tainos, et à ce moment bien que non-connus, ils demeurent encore des partenaires économiques potentiels qui trouvent leur place dans un réseau d'échange préexistant. C'est pourquoi les Tainos adoptent d'abord un comportement économique : « ... ils venaient ensuite... et nous apportaient des perroquets, du fil de coton en pelote, des zagaies et beaucoup d'autres choses et les échangeaient avec nous pour d'autres objets que nous leur donnions, comme de petites perles de verre et des grelots » (Navarrete : 42).

Un autre passage de la relation de Colomb, à la date du 15 octobre, apporte une précision importante. Colomb fait capturer un Indien qui, inquiet, tente de fuir avec son canot pour échapper aux Espagnols : « Quelques marins se jetèrent à la mer, parce qu'il ne voulait pas entrer dans la caravelle, et ils le prirent. Comme j'étais à la poupe de mon bâtiment, je vis tout. J'envoyai chercher cet Indien, et je lui donnai un bonnet rouge, quelques perles vertes de verre que je lui mis aux bras, et deux grelots que je lui attachai aux oreilles, puis je lui fit rendre sa pirogue qui était déjà dans la barque, et je le renvoyai à terre » (Navarrete : 55).

Colomb a donné, sans le savoir, des objets qui ont une signification particulière pour les Tainos, du fait de leur nature – des perles – du fait de leur couleur – vertes (perles) et rouge (bonnet) – de leur usage – objets sonores (grelots) – de leur matière (laiton). Il s'agit pour Colomb de preuves de sa bienveillance, de simples dons. Le Taino calque son comportement sur celui de Colomb. Il offre en retour un bien inséré dans le système

d'échange taino. Colomb refuse le cadeau offert en contrepartie de ce qu'il a donné et libère son captif : « Je fus curieux de considérer le rivage au moment de l'arrivée de l'Indien à qui j'avais fait présent des objets susdits, sans avoir voulu prendre son peloton de coton, quoiqu'il eût voulu me le donner » (Navarrete : 55).

En agissant ainsi, Colomb dénonce la référence au système économique. Il crée un déséquilibre dans les relations, qui génère à son tour une réinterprétation des relations instaurées entre les partenaires avec, pour corollaire, de les entraîner dans un champ idéologique qui n'est plus celui de l'économie mais du religieux.

Devant le succès remporté par ses cadeaux l'amiral réitère ces sortes de dons : « ... il leur fit donner des grelots, des bagues de laiton et des billes de verre jaunes et vertes ce qui les rendit très contents » (Navarrete : 157) et plus loin, rapporte-t-il, le mercredi 26 décembre, le lendemain du naufrage de la Santa Maria : « vint un canot d'un autre endroit qui apportait quelques morceaux d'or, que les gens qui le portaient offrirent pour un grelot (un cascabel), parce que rien ne leur plaisait autant. Le canot n'avait pas encore abordé qu'ils montraient déjà leurs morceaux d'or en criant chuq, chuq, pour désigner les grelots, car ils les aiment à en devenir fous » (Navarrete : 238).

Les Tainos attachent une importance considérable à la possession de ces grelots qui regroupent plusieurs qualités. Par leur matière, le laiton, ils sont analogues – du moins par la couleur – aux parures d'or, les « guanines » dont l'origine est relatée par les mythes et dont la fonction symbolique est d'ordre prophylactique : ces objets rares et précieux entre tous sont la représentation de la crête du grand serpent arc-en-ciel, le Joulouca des Caraïbes, le Boyusu amazonien, à qui dans leurs croyances les Tainos attribuent la cause des maladies (H. Petitjean Roget, 1985). Les « guanines » protègent contre l'atteinte de la maladie.

Par l'odeur¹ du métal les grelots se classent dans la catégorie bien particulière du miel, équivalent du sperme, symbole du pouvoir (H. Petitjean Roget, 1980 : 195). Par leur fonction sonore, ils se substituent au hochet du chamane, le maracas, dont ils détournent la puissance d'instrument de médiation entre le monde des zémis et le monde des hommes.

Les cadeaux offerts aux Amérindiens acquièrent aussitôt une valeur supérieure à tout ce qu'ils possèdent même de plus précieux, les ornements d'or, parce que les mythes rendent compte de l'origine d'objets similaires. Alors, il ne reste pas d'autre alternative que de placer ceux qui distribuent ces biens qui possèdent une signification culturelle chez les Tainos, en se référant au contexte des mythes. Faute de pouvoir situer les étrangers par rapport au monde des humains dans cette société où chaque être possède sa place, les Tainos les renvoient dans le monde du surhumain et ils assimilent les Espagnols aux zémis.

1. Las Casas rapporte : « Ils estimaient plus que nulle autre chose les objets en laiton ; ... ils l'appelaient Turey, comme si c'eût été une chose du ciel, car Turey est le nom qu'ils donnent au ciel. Ils se mettaient aussitôt à le flairer comme s'ils avaient reconnu à son odeur qu'il venait du ciel ; et ils lui trouvaient un tel parfum... Ils procédaient de la même façon avec une sorte d'or vil, dont la couleur tirait un peu au violet et qu'ils appelaient guanin : c'est par l'odorat qu'ils en appréciaient la finesse et la valeur. » (Cité par A. Cioranescu : 413.)

DISCOURS SACRE CONTRE DISCOURS PROFANE : L'INCOMPREHENSION RECIPROQUE

Le journal de Colomb, relation d'un voyage officiel, est d'une grande précision dans la relation des faits rapportés. Pourtant de nombreux passages du texte ne sont pas clairs. Que peut vouloir dire qu'il existe du côté d'une certaine île « Babeque » des hommes à museau de chiens (Navarrete : 101) qui n'ont qu'un œil ? (Navarrete : 141).

Dans la mesure où la communication entre les Tainos et les Espagnols s'appuie largement sur la gestuelle et les mimiques, il en ressort que Colomb ne peut manquer de commettre des erreurs d'interprétation de ce qu'il voit ou entend. Il est alors tentant de retrouver dans ces mentions de monstres le reflet de lectures de Colomb ou de croyance de son époque, car on sait que le navigateur possède l'ouvrage de l'anglais John Mandeville, *Le livre des merveilles du monde*, publié en 1483. Il s'agit d'une « œuvre de caractère fantastique dans laquelle étaient rapportés les coutumes exotiques et les êtres monstrueux que l'on supposait devoir exister en Asie » (Alegria, 1978 : 76).

Cette hypothèse ne peut rendre compte globalement de l'aberration apparente de ce que raconte Colomb par moments. Le journal, relu en tenant compte des indications fournies par Martir d'Anghiera dans ses *Décades*, et surtout de la relation de Ramon Pané, révèle de nouveaux aspects. On acquiert même le sentiment d'une cohérence et d'une répétition du message que les Tainos délivrent aux Espagnols.

De ces échanges parlés et mimés, quelques éléments seulement sont compris des Espagnols. Si on ne peut pas savoir avec certitude ce qui est dit, que Colomb interprète comme la description d'hommes à « tête de chien », peut-être s'agit-il de descriptions de peintures faciales de guerre, on peut penser en revanche que les Tainos parlant de guerriers ont mentionné leur coutume d'aller au combat en s'attachant une petite amulette au milieu du front (Martir de Angleria 1^o Decade, livre IX).

Le comportement des Espagnols, au lieu de convaincre les Tainos qu'ils ne sont pas ces êtres « venus du ciel », renforce au contraire le malentendu des premiers échanges jusqu'à l'incompréhension réciproque totale. Chaque fois que l'amiral offre certains cadeaux, chaque fois qu'il s'enquiert de l'endroit d'où viennent les parures d'or, les « guanines », l'écart d'incommunicabilité s'accroît. On se trouve en face d'une situation de communication nulle générée par l'émission simultanée de deux messages qui se croisent : le discours des Espagnols, situé exclusivement dans le registre du profane, ne rencontre pas celui des Tainos, qui se situe dans le temps du mythe.

Si l'on retient l'hypothèse que les propos des Tainos sont cohérents eux aussi, dans leur registre, on doit pouvoir reconstruire le fil directeur d'un discours qui nous est parvenu altéré par une perte d'informations. Les bribes de ce récit initial peuvent se retrouver, éparpillées, dans le journal de Colomb. Encore faut-il savoir dans quel registre d'expression se situent les Tainos.

La pensée taino se réfère constamment au mythe, et à son temps si particulier puisque « les événements, censés se dérouler à un moment du

temps, forment aussi une structure permanente. Celle-ci se rapporte simultanément au passé, au présent et au futur » (Lévi-Strauss, 1958 : 231). Cette façon d'appréhender la durée ne peut qu'induire une notion du temps non comparable à celle des Européens.

Chez les Aztèques et les Mayas, assurent les chroniques, des signes avaient annoncé l'arrivée des Espagnols. Todorov indique dans son ouvrage *La conquête de l'Amérique*, pour expliquer les prédictions et les signes qui conduisirent à la chute des empires méso-américains que, « le temps se répétant, la connaissance du passé conduit à celle du futur », et poursuit-il, « ce ne sont pas seulement les séquences du passé qui se ressemblent mais aussi celles à venir. C'est pourquoi les événements sont rapportés tantôt au passé, comme dans une chronique, tantôt au futur, sous forme de prophéties : une fois de plus, c'est la même chose. La prophétie est enracinée dans le passé, puisque le temps se répète... » (Todorov : 91).

Une conception du temps analogue à celle des Aztèques ou des Mayas, et non des contacts qu'ils auraient établis avec les Tainos, a conduit de la même façon chez eux à l'énoncé de prophéties annonçant la venue des Espagnols : « Ils disent donc que ce Cacique avait affirmé avoir parlé avec Giocauuaghama. Celui-ci lui avait dit que qui que ce soit qui serait envoyé vivant après sa mort à lui cacique, ne jouirait que pour bien peu de temps de leur territoire, parce que dans leur pays arriveraient des gens habillés. Ces gens-là les domineraient et les tueraient, ou bien ils mourraient de faim. Ils pensèrent d'abord que ces gens seraient des Cannibales. Mais, en constatant que ceux-ci ne faisaient que piller pour s'enfuir ensuite, ils se dirent que ces gens seraient autres. C'est pourquoi ils croient maintenant que ce sont l'amiral et les gens qui l'accompagnent » (Pané XXV, Mattioni : 47).

La conception taino d'un temps clos et l'attente permanente d'un événement, la venue des Autres, ont constitué un contexte de nature à induire une interprétation orientée des actes des Espagnols.

DE QUOI PARLENT-ILS ?

Colomb ne donne que peu de renseignements sur la façon dont se déroulent les dialogues dont il nous livre sa traduction. Ceux avec qui il converse sont toujours le roi, ou un vieillard important.

Chaque jour, relate Colomb à la date du mardi 11 décembre, « nous comprenons de mieux en mieux ces Indiens et de leur côté, ils nous comprennent mieux aussi, quoique bien souvent encore, ils entendent une chose pour l'autre » (Navarrete : 180). On peut remarquer que ce n'est pas Colomb qui se trompe mais que ce sont les Indiens qui ne comprennent rien ! Colomb n'indique qu'incidemment la durée des palabres : « Il resta avec lui jusqu'au soir en délibérant sur ce qu'il y avait à faire » (Navarrete : 245). Il ne donne que peu d'indications sur le cadre des entretiens. C'est « une maison où il avait été la veille, et dans laquelle il y avait une estrade et des sièges » (Navarrete : 247).

Ces conversations ont forcément un rapport avec ce qui intéresse Colomb. C'est lui qui s'est embarqué dans une aventure dont il espère

bien retirer du profit. Il a abouti dans ces îles sans savoir véritablement où il se trouve, motivé par des buts précis, la quête de l'or, la découverte des épices, la rencontre avec le Grand Khan. En plus Colomb ne maîtrise pas la langue de ses interlocuteurs. Il est venu chercher quelque chose, les Tainos eux n'attendent rien, sinon peut être, la venue d'hypothétiques « cannibales », les mangeurs d'hommes. Or, les Espagnols l'ont montré, ils ne sont pas des anthropophages, en conséquence, ils n'appartiennent pas au groupe des « cannibales ».

LE MESSAGE COMPRIS PAR COLOMB

Si l'on regroupe les indications que rapporte Colomb, on peut établir un lien qui ne peut pas être fortuit entre les informations qu'il rapporte et des épisodes des quelques mythes qui ont été recueillis par Ramon Pané. C'est en fait, avec l'un d'entre eux en particulier, le plus important de tous, celui qui raconte l'origine des hommes et des pouvoirs chamaniques que s'établissent les références les plus fréquentes.

Colomb est obnubilé par l'or. Il lui est facile de faire comprendre aux Tainos que ce métal l'intéresse. En repassant en revue les mentions qui ont trait à la localisation de l'or durant la première navigation de Colomb, les informations s'organisent autour des mêmes thèmes.

Il est remarquable de noter que dès le samedi 13 octobre, le lendemain du débarquement à Guanahani, Colomb qui voit que des hommes portent un petit morceau d'or suspendu à un trou qu'ils se font dans le nez parvient, par signes, « à apprendre d'eux qu'en tournant leur île et en naviguant au sud, je trouverais un pays dont le roi avait de grands vases d'or et une grande quantité de ce métal. Plus loin, le nom de cette île d'où vient l'or est écrit « Samaot » (Navarrete : 60). Il est encore transcrit « Sa-moet » (Navarrete : 63, 67) et on y trouve toujours autant d'or.

Colomb croit comprendre que l'île qu'il touche le vendredi 19 octobre nommée Saometo par les Indiens qu'il amène à son bord (Navarrete : 69), est bien celle qu'il recherche. Il la baptise Isabelle. Colomb est déçu de ne pas découvrir l'or qu'il espère trouver.

Lundi 15 octobre, trois jours seulement après avoir touché terre, Colomb rapporte déjà : « Je pris terre près de la dite pointe pour savoir s'il y avait de l'or, parce que les Indiens que j'avais fait prendre dans l'île de San Salvador me disaient qu'on y portait de très grands bracelets de ce métal aux jambes et aux bras » (Navarrete : 53). Après tout cela, écrit encore Colomb, « je partis... pour passer à cette autre île, qui est très grande, et où tous ces hommes que j'emmène de San Salvador me font signe qu'il y a beaucoup d'or et que ses habitants le portent en bracelets et en chaîne aux bras, aux jambes, aux oreilles, au nez et au cou » (Navarrete : 56).

Cette information lui est à nouveau transmise le dimanche 4 novembre. Colomb montre de l'or et des perles, « et plusieurs répondirent qu'il y avait de l'or en quantité dans un lieu qu'ils appelaient Bohio dont les habitants le portaient au cou, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et qu'on y trouvait aussi des perles » (Navarrete : 101). Le journal relate en date du lundi 12 novembre que « l'amiral partit du port... pour se rendre dans

une île qui suivant les Indiens qui l'accompagnaient, s'appelait Babeque, et où, d'après leurs signes, les habitants ramassaient la nuit, sur la plage, de l'or avec des bougies allumées, et en faisaient ensuite des lingots avec un marteau, et que pour y arriver il fallait diriger la proue à l'est-quart-sud-est » (Navarrete : 111).

Mardi 18 décembre, l'amiral apprend d'un vieillard « qu'il y avait à la distance de cent lieux au plus beaucoup d'îles rapprochées, qui, autant qu'il put le comprendre, produisaient beaucoup d'or. Il fut jusqu'à dire qu'il y avait une île toute d'or, et d'autres où il abondait au point qu'on n'avait qu'à le ramasser et le passer au tamis ; qu'on le fondait, qu'on en faisait des barres et des milliers d'ouvrages dont il expliqua la forme par signes » (Navarrete : 206).

Colomb est arrivé le long des côtes d'Hispaniola (Haïti). Le lundi 24 décembre, il cherche encore les mines d'or. Les Indiens ont « donné des indices sur l'existence de mines d'or dans cette île et nommé les endroits d'où on le tire... et entre autres lieux qu'ils désignèrent comme produisant ce métal précieux, ils citèrent Cipango, qu'ils nomment Civao ; ils affirmèrent qu'il y a là de l'or en quantité, et que le cacique porte une bannière d'or battu, mais que cet endroit était très éloigné » (Navarrete : 229).

Le 26 décembre, le lendemain de la perte du Santa-Maria échoué de nuit sur des récifs, Colomb est hébergé par un cacique et il continue à s'enquérir de l'or : « L'amiral dit qu'au milieu d'autres indications, il faisait une mention spéciale de Cipango, qu'ils appelaient Civao, où il y a tant d'or qu'on n'en faisait aucun cas » (Navarrete : 239).

Le 29 décembre, un jeune homme, neveu du roi Guacanagari, « lui dit qu'à la distance de quatre journées il y avait, à l'est, une île nommée Guarionex, et d'autres appelées Macorix, Mayonic, Fuma, Cibao et Co-roay, qui renfermaient beaucoup d'or » (Navarrete : 246).

Le 13 janvier Colomb rencontre des Indiens qui portent les cheveux longs. Ils sont armés d'arcs et de flèches. Le visage de l'un d'entre eux est peint en noir (Navarrete : 277). Colomb est impressionné et pense « que ce devait être un des Caraïbes² (Caribes) qui mangent les hommes... Il s'informa de cet Indien s'il y avait des Caraïbes, en lui faisant signe vers l'est, non loin de cet endroit ;... et l'Indien lui fit entendre qu'elle contenait beaucoup d'or... Il appelait l'or, tuob, et il ne comprenait pas le mot caona, et pas davantage le mot nozay, dont on se sert à San Salvador et dans les autres îles³ pour désigner ce métal » (Navarrete : 278).

2. Bernardo Vega dans son étude sur les Cacicats d'Hispaniola, pensait déjà que les Indiens rencontrés par Colomb ce jour-là devaient être des Caraïbes (Vega, 1980 : 63).

3. Les expéditions des Caraïbes reposaient sur des motivations complexes. Elles liaient le troc, la guerre, le pouvoir politique et l'exogamie (le rapt des femmes). Elles s'effectuaient sur de très longues distances. Colomb le 13 janvier 1493, rencontre à l'endroit qu'il nomme le golfe des Flèches (golfe de Samana, Saint-Domingue), des Indiens à cheveux longs, armés d'arcs et de flèches, et « d'un morceau de bâton semblable à un... (mot manque), très pesant qu'ils portent au lieu d'épée » (Navarrete : 280). Ces guerriers se montrent inamicaux, ils veulent capturer les chrétiens avec des cordes. C'était très certainement un groupe de Caraïbes des Petites Antilles. Ils possèdent des arcs que n'utilisent pas les Tainos et sont armés de la massue de guerre, le « boutou ». Un autre indice corrobore cette hypothèse. Un auteur français du XVII^e siècle (anonyme de Carpentras ?) indique qu'avant d'aller en mer les Caraïbes s'attachaient les cheveux derrière la tête en petit « cornichon ». Or, les hommes que rencontre

Les propos de l'Indien retiennent toute l'attention de Colomb lorsqu'il raconte que « l'île Matinino était toute peuplée de femmes sans hommes, qu'on y trouve beaucoup de tuob, ce qui signifie de l'or ou du cuivre, et qu'elle est située à l'est de Carib. Il parla aussi de l'île de Goanin, où il y a beaucoup de tuob » (Navarrete : 279). L'amiral précise qu'il y a déjà plusieurs jours qu'on lui a parlé de ces îles.

Poursuivant toujours sa recherche de l'or le 14 janvier, Colomb donne à un cacique « du biscuit et du miel... un bonnet rouge, un morceau de drap de la même couleur et des perles de verre ; il donna aussi des morceaux de drap rouge aux trois Indiens de sa suite. Le roi dit que le lendemain il apporterait un masque d'or, assurant qu'il y en avait beaucoup dans le pays, aussi bien qu'à Carib et Matinino : (Navarrete : 283).

Le lendemain, Colomb mentionne à nouveau les îles Carib et Matinino où il y avait beaucoup de cuivre (Navarrete : 285) et il poursuit « que l'entrée et le séjour dans Carib présentaient des difficultés parce qu'il (l'Indien) dit que ses habitants mangent de la chair humaine... de cette île il (l'amiral) se rendra à celle de Matinino qu'il dit n'être peuplée que par des femmes sans aucun homme » (*Id.*).

Colomb fait route nord-est-quart-est, car selon le témoignage des Indiens, « dans cette direction ils trouveraient l'île de Matinino » (Navarrete : 288). Dans sa lettre à Louis de Santangel, écrite à bord du navire qui le ramène vers l'Espagne, Colomb mentionne encore l'existence de « cette île de femmes... et où l'on ne trouve aucun homme. Ces femmes ne se livrent à aucun exercice de leur sexe ; elles ne connaissent que l'arc et les flèches faites de roseau, comme celles des hommes ; elles s'arment et se couvrent de lames de cuivre qu'elles ont en abondance ». Dans la lettre de Colomb à Don Raphael Sanchez, « trésorier des mêmes sérénissimes monarques », traduite en latin et publiée à Rome en 1493, Colomb mentionne encore l'île « Mathenim » dont les femmes pour leur défense portent des « plaques de cuivre » (Navarrete : 393).

Les réponses entendues par Colomb se réfèrent à plusieurs niveaux de significations. Elles concernent, croit-on comprendre, les lieux d'où provient l'or qui se nommeraient « goanin » ou « cibao », ou « coroa ». Les informations qu'il reçoit indiquent qu'on fait des bracelets du métal, qu'on trouve la nuit, sur les plages. Les Indiens indiquent aussi la direction dans laquelle il faut naviguer pour trouver l'or. Les Tainos établissent aussi une liaison entre l'or et les femmes sans hommes de « Mathinin » qui portent des plaques ou des lames de cuivre. Enfin, ce que croit comprendre l'amiral permet d'imaginer qu'il existe un lien réel ou supposé, entre l'or, les gens de l'île Carib, ceux de l'île Babeque, et les véritables Caraïbes, les Kalina des Petites Antilles. On sait par ailleurs que l'or n'a pas de valeur en soi pour les Tainos, mais qu'il en possède une en tant que parure qu'ils appellent « guanin ».

Qu'en est-il exactement des îles de Babeque, de Carib et de Matinino et de lieux comme Civaï, Coroai et Goanin ? N'est-ce pas parce que les Tainos attribuent une origine mythique aux « guanines » et aux perles de

Colomb avaient les cheveux « ramassés, attachés en arrière et placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquets » (Navarrete : 277).

Pierre, les « cibas », que la recherche permanente par les Espagnols de la matière qui les compose et de l'endroit d'où ils viennent a été à l'origine d'un déséquilibre de la société taino ?

Avant d'interpréter ces indications, pour montrer la cohérence du discours qu'elles sous-tendent, il faut les replacer dans le contexte des mythes relatés par Ramon Pané.

MYTHES ET PARURES : CIBAS ET GUANINES

L'un des mythes récoltés par Pané a trait à l'origine des parures, les cibas et les guanines. Son analyse démontre que les guanines, plaques d'or de bas alliage plus prisées que celles faites en or natif martelé en lame, ont la même fonction symbolique pour les Tainos, que celle des « caracolis » pour les Kalinas des Petites Antilles (H. Petitjean Roget, 1985).

Le mythe taino transcrit par Pané rapporte qu'en l'île d'Hispaniola, il y a une province appelée Caonao, dans laquelle il y a une montagne nommée Cauta. Dans cette montagne il y a deux grottes. L'une nommée Cacibajagua, l'autre Amayauna. L'humanité est sortie de ces cavernes, disent-ils, après des étapes par l'état minéral, végétal et animal. Le mythe se poursuit et raconte l'histoire d'un héros Guahayona qui séduit toutes les femmes. Il les emmène avec lui de nuit non sans avoir assassiné son beau-frère le cacique en le plongeant dans la mer par les pieds. Il arrive à Matinino où il abandonne ses compagnes. Il part et atteint un endroit nommé Guanin « à cause de ce qu'il en rapporte » : « Guahayona prit ainsi toutes les femmes pour lui seul et les laissa à Matinino où ils disent qu'à présent il n'y a que des femmes. »

Pour avoir abusé de femmes trop proches, commis en quelque sorte l'inceste répété (H. Petitjean Roget, 1983), Guahayona tombe malade. Une femme oubliée dans la mer le soigne et lui donne des guanines et des cibas afin qu'il les porte liés aux bras (chap. VI). Les Indiens disent qu'à l'origine de ces guanines furent Guabonito (la femme guérisseuse), Albeborael Guahayona et le père de Albeborael.

Pané mentionne le premier mort, Maquetaurie Guayaba et indique que les morts vont dans un lieu nommé Coaybay dans une partie de l'île qui se nomme Soraya (chap. XII).

On ne peut se tromper, tous ces mots sont ceux que Colomb a entendu dans les premiers moments de la rencontre alors qu'il cherche avec obstination à savoir d'où vient l'or. Il demande de l'or, les Indiens comprennent « guanines ». Les réponses qu'obtient Colomb l'amènent à penser que les Indiens lui indiquent des noms de lieux réels. Il cherche donc l'île Samaot ou Samoet, qui n'est autre que la province de Canao du mythe. L'île Bohio, celle de Cívao, qu'il croit être le Japon, Cipango. Cívao c'est encore, mais déformé, le mot « canao » du mythe. L'amiral comprend qu'il se passe quelque chose en relation avec la mer et il écrit qu'ils ramassent l'or sur les plages la nuit. Les Indiens martèlent l'or natif, Colomb écrit qu'ils en font des lingots à coup de marteau.

Dans le mythe, il est question d'un cacique, Colomb suit son idée et en fait un cacique très puissant. D'autres îles apparaissent encore, qui n'en sont pas : Guarionex est le nom d'un cacique. Macorix est le nom d'un groupe distinct des Tainos d'Hispaniola qui parle une autre langue.

La répétition de la plupart de ces mots et les associations systématiques dans la bouche des Indiens avec l'or, les plaques guanines, ne peut être fortuite et la conclusion s'impose : les Indiens ont raconté à Colomb le mythe d'origine des parures. L'île des femmes sans hommes qui se couvrent de plaques de cuivre pour se protéger, l'île Martinino, que Colomb cherche au-delà de Carib, n'est autre que l'île où, dans le mythe, le héros Guahayona abandonne les femmes qu'il a séduites avant de retrouver la femme médecin, qui lui remet les insignes de sa guérison, « les guanines et les cibas pour qu'il les porte liés aux bras ».

Enfin, lorsque Colomb croit comprendre qu'il existe des îles nommées Babeque et Carib, il commet encore un contresens qui cependant fournit une indication intéressante sur la localisation probable des lieux d'échanges des guanines.

L'île Babeque, ainsi que l'a montré José Arrom, n'est autre que Borinquen, Porto Rico (Arrom, 1970). En fait, les Sub-Tainos des Bahamas qui mettent en relation l'île de Babeque, les parures d'or et les Caniba, Carib, que Colomb prend pour les sujets du Grand Khan, rendent compte d'un fait réel : les Carib ou Kalina des Petites Antilles venaient troquer à Porto Rico avec les Tainos les guanines qu'ils obtenaient par échange avec des Indiens du continent sud américain (Da Prato Perelli, 1983). Comme, de par leur position entre le continent sud américain et les Grandes Antilles, ils détiennent le monopole de la distribution de ces parures très rares, il est normal qu'ils en connaissent tout le prix, et bien entendu, ce que les Tainos disent de leur origine mythique.

TRISTE FIN

Colomb est parti vers l'inconnu, les navires chargés de marchandises de peu de valeur, des cotonnades, de la verroterie et des bijoux de fantaisie. Cette pacotille montre que d'une certaine façon, avant même de lever l'ancre, Colomb se fait une idée de ceux qu'il va rechercher. Hormis le Grand Khan, à qui on ne sait pas quelle sorte de présents il destine, tous les autres hommes ne peuvent être que des partenaires subalternes. Pour eux les cadeaux ne sont bons qu'à établir des contacts de sympathie et rétribuer des services.

Le livre de bord du navigateur est un rapport administratif. L'amiral s'y montre persuadé d'avoir atteint sinon le lieu, du moins un endroit proche de là où il a calculé qu'il doit arriver. En voyageur de commerce pressé, Colomb ne remarque des paysages que ce qui est favorable à l'établissement de ports et de points d'implantation pour de futurs arrivants : la nature est comme en Espagne, seulement un peu plus verte, un peu plus chaude. Des ressources du pays, il ne note que ce qui est susceptible de négoce et de profit. Les minéraux, les végétaux, les animaux, les objets manufacturés des indigènes et même les êtres humains, ne sont pas plus que des échantillons qu'il rapporte. Ce sont des preuves du succès

de son expédition, des confirmations des richesses potentielles que recèlent les contrées découvertes.

Aveuglés par sa certitude Colomb ne voit rien d'autre que de l'utilitaire dans les terres qu'il effleure. Son obstination dans la recherche du métal précieux, l'or, le pousse à émailler son journal de termes de la langue des Tainos : ce sont chaque fois les noms des lieux où on le trouve. Les descriptions de scènes dont il est persuadé d'avoir compris le sens, les noms des îles vers lesquelles il cingle en vain et qu'il rapporte avec minutie, lui sont autant de nouvelles confirmations de la justesse de ses anticipations de découvreur. Jusqu'à la fin de sa vie il croit qu'il a enfin atteint le continent asiatique.

Les mots en taino de son journal seraient restés pour la plupart des mots exotiques, morts, qui auraient conservé la signification que Colomb croyait être la leur, si la relation de Ramon Pané n'avait pas fourni la clé pour les interpréter et de ce fait révélé le message que les Amérindiens répétaient au navigateur.

Au terme de cette approche, pour comprendre par le biais des mythes et des pratiques religieuses des Tainos, les significations sous-jacentes au récit d'un périple de quatre mois, il apparaît que le texte de Colomb ne révèle pas la vision qu'il a des Tainos. Au contraire, le journal permet de rétablir celle que les Tainos ont des Espagnols.

Colomb en donnant des grelots de laiton, les équivalents du hochet du sorcier, en accrochant des parures comme il le fait, aux jambes et aux bras de certains individus, en leur offrant des perles vertes, comme les amulettes en « pierre verte » et des perles rouges comme la couleur rouge du roucou, enveloppe magique de protection, refait des gestes immémoriaux. Il répète la conduite des héros du mythe fondateur, et devient lui-même acteur du mythe.

Les Tainos n'ont pas eu d'autres possibilités que de basculer entièrement dans le monde dans lequel Colomb les a ramenés sans le savoir. Dans le contexte d'attente de la venue des « Cannibales », le temps profane, à cause de l'intrusion de ceux qui n'étaient pas des Cannibales et qui n'étaient de nulle part, a rejoint le temps sacré. Les Espagnols ont alors été pris pour des zémis jusqu'à ce que leur comportement trop humain et leur avidité en or et en femmes, aient entraîné la première insurrection et les représailles sanglantes contre ceux qui étaient restés au fort de la Navidad alors que Colomb rentre en Espagne. Les Espagnols n'étaient pas des zémis; Il était trop tard.

Entre le 12 octobre 1492 et le 16 janvier 1493 lorsque Colomb s'éloigne des côtes d'Hispaniola le destin des Tainos et celui des Caraïbes s'est joué. Les Tainos en dénonçant les Autres, ceux qu'ils nomment les « Cannibales » en en faisant des hommes de la Horde sauvage, ont contribué involontairement à la mise en place de tout l'arsenal de textes et de décisions officielles qui dès la cédule royale de 1511, en autorisant la chasse aux Cannibales, provoquent la destruction de la société des Caraïbes des Petites Antilles.

BIBLIOGRAPHIE

- ARROM José Juan, *Mitología y artes prehispánicas de las Antillas*. Siglo Veintiuno editores, Mexico, 1975.
- Baneque y Borinquen : apostillas a un enigma colombino. – *Revista del Instituto de Cultura Puertorriqueña*, n° 48, Julio-Sept. 1970, pp. 45-51.
- *Aportaciones lingüísticas al conocimiento de la cosmovisión taína*. Fundación García-Arevalo, Inc. Santo Domingo, 1974.
- ALEGRIA Ricardo E., *Ethnographia Taina y los conquistadores*, 8° CIECPPA, 1980, p. 430-446.
- *Apuntes en torno a la mitología de los Indios Tainos de las Antillas Mayores y sus orígenes suramericanos*. Centro de Estudios avanzados de Puerto Rico y el Caribe. Museo del Hombre Dominicano.
- *Las primeras representaciones gráficas del Indio americano*. Centro de Estudios Avanzados de Puerto Rico y el Caribe. Instituto de Cultura puertorriqueña, 1978.
- BOOMERT Arie, Gifts of the Amazons : « Greenstone » pendant and beads as items of ceremonial exchange in Amazonia and the Caribbean. Fundación La Salle. Instituto Caribe de antropología y sociología. *Anthropologica*, 67, 1987, 33-54.
- COLOMB, *Œuvres présentées, traduites et annotées par Alexandre Cioranescu*. Gallimard, Paris, 1961.
- DA PRATO-PERELLI Antoinette, Relations existant au début de la colonisation espagnole entre les populations caribes des Petites Antilles et celles du Vénézuéla. 9° CIECPPA, 1983, pp. 459-483.
- LEVI-STRAUSS Claude. *Anthropologie structurale*. Plon, Paris, 1958.
- MARTIR DE ANGLERIA, *Decadas del Nuevo Mundo*, Jose Porrua e hijos, succs. Mexico, 1964.
- MOREAU Jean-Pierre, *Un flibustier français dans la mer des Antilles*. Manuscrit inédit du début du XVII^e siècle présenté par Jean-Pierre Moreau. Editions Jean-Pierre Moreau, 4, rue Emmanuel-Sarty, Clamart.
- *Les Petites Antilles de Christophe Colomb à Richelieu*. Editions Karthala, Paris, 1992.
- NAVARRETE M.F. – *Relations des quatre voyages entrepris par Christophe Colomb...* A Paris chez Treuttel et Würtz, rue de Bourbon, n° 17, 1828.
- PANE Ramon, *Légendes et croyances des Indiens des Antilles*, récit du frère Ramon Pané. Traduction et annotations de Mario Mattioni. Emile Désormeaux, éditeur. Fort-de-France, 1972.
- PETITJEAN ROGET Henry, *Contribution à l'étude de la préhistoire des Petites Antilles*. Thèse de doctorat EHESS, Paris, 1975.
- Faragunaol, zémi du miel chez les Tainos des Grandes Antilles, 8° CIECPPA, 1980, pp. 195-205.
- De l'origine de la famille humaine ou contribution à l'étude des pierres à trois pointes des Antilles. 9° CIECPPA, 1983, pp. 511-530.
- Mythes et origine des maladies chez les Tainos : les zémis Bugia et Aiba (Badraima) et Corocote. 10° CIECPPA, 1985, pp. 455-477.
- TODOROV Tzvetan, *La conquête de l'Amérique. La question de l'autre*. Seuil, Paris, 1982.
- VEGA Bernado, *Los metales y los Aborígenes de la Hispaniola*. Museo del Hombre Dominicano Santo Domingo, 1979.

- *Los Cacicazgos de la Hispaniola*. Museo del Hombre Dominicano. Santo Domingo, 1980.
- WINTER John and GILTRAP Mark, *Preliminary results of ceramic analysis and the movements of populations into the Bahamas*, 12^e congrès AIAC. Cayenne, 1987, AIAC, Martinique, 1991.